

LES ATELIERS D'ECRITURE DU PJE – 08 AU 12 JUILLET 2023

Atelier de Jean-Claude Bologne : Faux bonds et rebonds (nouvelle)

Plein comme un œuf, de Claire Nicolas

Le cimetière est plein. Tant pis, j'irai ailleurs.

Pourtant, j'aurais voulu rester à Marly- les- Pins. Chez moi. La preuve : j'y suis revenu et j'habite la maison où je suis né.

Le cimetière est plein comme un œuf. Lorsque j'ai présenté ma demande de concession au service communal, ils m'ont proposé les 2 emplacements dont personne ne veut, coincés entre le mur d'enceinte et la grosse construction de la famille Duchluck que tout le monde déteste parce qu'ils ont trafiqué pendant la guerre, à ce qu'on dit. C'étaient les dernières places, et il fallait que ça tombe sur moi.

Alors, j'ai été voir le maire que je connais bien puisqu'on était à l'école ensemble. Sa famille a un caveau avec une pierre tombale en marbre noir dans l'allée centrale. Il m'a expliqué qu'il travaillait à l'agrandissement, pour respecter la loi qui dit qu'il faut 10 % de vide dans un cimetière, car on ne sait jamais, il peut y avoir une épidémie et que c'était en bonne voie.

J'ai donc suivi les débats du conseil municipal : le voisin du cimetière propriétaire d'un grand champ, refusait de vendre. L'autre voisin avait transformé une cabane au fond de son jardin en maison. Pas de possibilité de ce côté là non plus.

Alors l'opposition a soufflé « pourquoi ne pas créer un nouveau cimetière ? »

L'adjoint à l'environnement voulait un cimetière arboré, vers le Bois du Pin. Le rapport du bureau d'études a interdit de couper des arbres ou de déranger les petits animaux.

L'adjoint à l'urbanisme a proposé des terrains, pas si mal, pas trop loin, mais au prix de la terre à bâtir. Le village n'avait pas les moyens. Et puis il y avait un risque de conflit d'intérêt, la propriété appartenant à ses cousins.

J'attendais toujours pour acheter ma concession.

Le conseil municipal a alors nommé un élu « au cimetière ». Son rôle était de supprimer les tombes délaissées. Y'en a plein. Donc le boulot était énorme. J'ai repris espoir. L'adjoint a commencé par dessiner un plan du cimetière pour repérer les tombes non entretenues. Ensuite il devait s'assurer du type de concession, temporaire, trentenaire, à perpétuité ... et que le dernier enterré avait plus de 10 ans. Puis il cherchait la famille pour l'informer et ensuite s'il ne la trouvait pas, il devait surveiller pendant 2 ans qu'aucun entretien ne soit fait. Il avait dû interdire au gardien du cimetière d'arracher les herbes comme il le faisait d'habitude, pour que ce soit plus présentable. A la fin de la fin, il fallait extraire et réduire les restes, les entreposer dans un ossuaire avec leur nom gravé dessus et l'écrire aussi sur le registre de la mairie. Je suivais ces travaux de très près. C'était la bonne solution : ne garder que les morts qu'on connaît, les morts un peu vivants en sorte. J'avoue que, lorsque je repérais une concession bien placée, j'aidais. Je surveillais les emplacements avec l'affichette à l'intention des familles. J'encourageais l'élu. Il était à fond, tellement qu'il a enchainé un burn-out, et un cancer, il a failli crever. Le journal local a titré : « l'élu au cimetière, au bord de la tombe ». Cet article n'a pas été une bonne publicité, en mettant sous le feu des projecteurs nos travaux de fond. Les habitants l'ont mal pris. L'élu a démissionné pour sauver sa peau.

Ces péripéties m'ont fatigué. J'ai longtemps hésité, mais la prudence s'est imposée et aujourd'hui je suis résigné ; j'irai ailleurs bien que cela me rende un peu triste. Je viens d'acheter un joli rectangle de 3 m sur 2, à Epinay les Oies. Mon dernier sommeil y sera tranquille. Et ce n'est pas le courrier du nouveau maire qui me fera changer d'idée.

Chambre 312, de Brigitte Arnauld

« Je lui ai dit de vous attendre ».

L'infirmière s'est adressée à elle sans la connaître, lui a parlé comme si elle pouvait l'entendre.

Une patiente parmi les autres ... et pourtant...

J'imagine son visage s'approchant du sien peut-être, sentant la vie qui tente une dernière fugue, qui prend un aller simple vers l'au-delà. Elle a saisi ce fil si ténu, si fragile, pour le relier au monde encore un peu.

Son tablier blanc badgé de son prénom cache un corps voluptueux, doux.

Ses gestes apaisent, on le lui dit souvent. Elle ne sait pas pourquoi, mais elle soigne par sa présence.

A notre arrivée, son sourire en offrande.

« Elle s'est réveillée, elle vous a senties arriver »

Nos 3 visages, éprouvés par la nuit de voyage, s'éclairent à ces mots.

Drôle d'épisode dans une vie, que d'assister, impuissantes, au passage du gué, pour les 3 filles si différentes que nous sommes.

La nuit n'en finit pas de s'étaler,

Envie que le jour se lève et absorbe toute trace de noirceur.

Envie que la clarté gagne et ravive les couleurs de tout.

Une des filles commence à s'endormir, rattrapée par la fatigue, par l'envie de fuir. Ne pas se laisser embarquer dans cette valse morbide. Dormir et s'évader. Retrouver l'autre dans les rêves.

La deuxième bouge, s'active, range, a besoin de mouvement, que l'air circule.

La troisième regarde sa mère qui choisit ses bras pour son dernier souffle, pour son dernier partage.

Pourquoi moi ?

Moi qui dérange avec ma contestation des convenances, mon idéalisme adolescent provoquant, mon insolente jeunesse, qui m'écrie : « je ne vivrai jamais comme vous ».

Me saute à la figure la vie de devoir, de limites, de barrières qui s'est imposée à elle comme une seule possibilité de vie.

Cet ultime abandon serait-il l'acceptation que j'attendais ?

Devant moi, des portes qui s'ouvrent....

Au sortir de la chambre, nos 6 mains reliées, nos 3 cœurs entre bouillonnement, tristesse et apaisement reforment une chaîne.

Elle nous a attendues.

Cœur relié, de Brigitte Arnauld

Je sais que c'est elle.

Le vol de Douala débarque.

Dans la foule métissée, je ne vois qu'elle. Sans la connaître. Je le sais. Je le sens.

Sur sa feuille de présentation, une photo à 1 an. L'insouciance, la joie de vivre malgré la maladie.

Lovée dans les bras de sa « convoyeuse », ses yeux noirs papillonnent. Ses sourcils sont froncés.

Son inquiétude est palpable. La mienne s'est envolée.

Aujourd'hui, à 3 ans et demi, arrachée à son cocon familial, elle découvre un univers inconnu, abyssal. Rien ici ne ressemble à son quotidien.

Il va en falloir des astuces pour apaiser les remous de son cœur !

Les larmes surgissent au départ de celle qui fut sa bouée dans cet océan de nouveautés.

Sa petite main s'accroche à la mienne. D'emblée, la confiance est mutuelle.

Mon cœur a immédiatement rebranché sa fonction maternelle.

La fatigue, les émotions prennent le dessus. Elle pleure tout le trajet qui mène à sa « nouvelle maison ». Un séjour pour que le « Docteur répare son cœur ». Ses parents l'ont préparée à s'adapter. J'imagine leur déchirement à l'embarquement.

Les yeux écarquillés devant « sa chambre » où les jouets et les peluches l'accueillent.

Un sourire discret s'installe. Puis elle s'endort dans nos bras, ivre de fatigue après ce si long périple.

Nous ouvrons ensemble son petit sac qui contient une très belle robe de cérémonie. « Comme tu dois être belle avec ! », des escarpins vernis l'accompagnent. Une fierté s'invite dans ses fossettes. Le printemps n'est pas encore là, un nouveau vestiaire s'impose.

Et puis il y a une quantité de gâteaux secs en sachets. Nous lui proposons de les placer dans un beau saladier afin de les répartir un peu chaque jour, gardant ainsi le lien si précieux avec sa famille et son frère, sa moitié absente. Au gré des biscuits elle grignote des bouts de vie qu'elle nous raconte. Au dessert, découvrant un magnifique petit suisse fruité, habituée à partager, elle demande « je peux en garder un pour mon frère ? » Rassurée, elle pourra l'oublier sans crainte dans le frigidaire.

Jour après jour, tout est surprise : Son corps apprend le froid, rit quand tournent les volants d'un manteau, porté pour la 1ere fois.

Elle découvre notre jardin, s'étonne de la verdure des arbres, des fleurs moins exotiques que chez elle. Elle vit en appartement, plus proche de la mer que de la campagne. « Je ne me baigne pas car Maman a peur ».

Elle s'effraie des poules des voisins qui s'agitent autour d'elle, se délecte de leurs œufs- coque, nous apprend que le riz et les haricots rouges constituent ses repas tout en découvrant les aliments méconnus. Elle se nourrit de toute nouveauté qu'elle accueille avec sourire et amusement.

Son petit cœur abîmé l'essouffle sur le toboggan, les cernes noires sont un signal, son regard s'alarme, cherche notre secours et nos bras câlins. Mon cœur à moi n'avait pas mesuré le danger et se serre. Il est plus qu'urgent que la médecine fasse ses miracles.

Au RV à l'hôpital, habituée à recevoir des enfants du bout du monde, l'infirmière souriante l'accueille avec une peluche : « Comment tu vas l'appeler cette chouette ? », « Docteur Clément, comme le Docteur... » Elle l'accompagnera partout.

Le parcours médical est exigeant, mais le cœur en plastique rouge qui lui est posé dans la main explique, écran à l'appui ce qui va être réalisé. Comprendre pour rassurer et accepter.

La nuit est agitée de cauchemars avant le départ au bloc. Elle part enfin, guerrière, vers son nouvel avenir. Le temps s'étire et prend ses aises. Que ces minutes sont longues.

La salle de réveil brille de mille lumières, sonne de mille tonalités, son corps agité se débat pour sortir du brouillard.

Son réveil est difficile, les traits creusés, elle se remet entièrement à notre présence.

Mais l'injustice de n'être pas née au bon endroit est réparée.

De retour à la maison, toute neuve et apaisée elle nous apprend ses danses, ses chants, sa victoire sur la vie.

Maintenant il est temps qu'elle reparte chez elle retrouver ses parents, elle parle déjà moins d'eux.

Le vol pour Douala embarque.

Son petit sac se garnit de l'album photos qui montrera à ses parents un peu de sa vie chez nous, de la chouette Dr Clément qui est du voyage, du cadeau pour son frère et de tous les jouets qui l'ont accompagnée durant son séjour.

Une photo à l'aéroport dans les bras de sa maman entourée de toute sa famille nous réchauffe le cœur : son frère danse les retrouvailles. Mission accomplie.

Son cœur a été réparé comme promis... il a retrouvé souffle, capacité à courir, à se fatiguer pour de vraies raisons. A battre sans peur de casser.

Mon cœur à moi est tatoué à jamais.

Statistique, de Brigitte Arnauld

« Partant de la statistique que 12 % de la population, souffre de maladie mentale, envisagez-vous encore de prendre le risque de faire un enfant ? »

Gustave répète en boucle ce titre d'article à la fois terrifiant et obsédant, lu dans un magazine à grand public.

À 40 ans, la vie de Gustave se résume à une succession de diplômes qui, ajoutés les uns aux autres, n'arrivent toujours pas à le rendre satisfait et heureux.

Sa vie sentimentale a suivi le même cursus :

- une curiosité à découvrir un sujet (féminin cette fois-ci)
 - une avidité à en connaître les chapitres (adepte du copié-collé)
 - une facilité à en prendre la maîtrise (une « obsessionnalité » proche du mode d'emploi)
- et pour finir une lassitude quand plus aucune surprise ne venait l'étonner (comme un week-end canapé qui l'insupportait sans pouvoir l'exprimer).

Sa vision du couple se résume à la fonction binaire : ON-OFF.

La une du canard l'a laissé pantois.

Est-ce que je fais partie des 12 % ou au contraire des 88 % ?

Soucieux de trouver solution à son dilemme, il rentre chez lui, dépité et entreprend la recherche ciblée d'un psychiatre dont le prénom lui permettra d'évaluer approximativement son âge. Il veut un homme d'expérience. Le RV est pris.

Son histoire exposée en chapitres numérotés fait lever le sourcil noir et touffu du spécialiste

Il griffonne une ordonnance : 2 mots sans ponctuation.

Gustave s'insurge : « c'est tout ce que vous avez à me conseiller ? Pas de médicaments ? Pas de plans d'attaques ? Pas de stratégie ?

La tête du psychiatre dodeline de gauche à droite, agrémenté d'un sourire jaune. Sa main lui montre la porte.

Le voilà dehors, fumant de fureur, sa main crispée sur son cartable dans lequel il n'a pas eu le temps de ranger son ordonnance. Elle s'envole, poussée par la puissance de son allure. Il court la rattraper sans regarder autour de lui.

Le tram silencieux ne freine pas sa course. Son corps, projeté, se fige, inconscient. Sa sacoche s'est écrasée, effaçant toute trace d'emplois du temps et de trophées universitaires couronnés.

La foule s'approche sidérée, lit les 2 mots écrits en lettres grasses sur l'ordonnance : **LÂCHER PRISE.**

Sous le sourire, de Soha Safai

Ce sourire ! Il s'ouvre d'une oreille à l'autre, sans qu'aucune de ses dents ne pointe. Son sourire lui mange le visage, remonte les joues, souligne les yeux sans qu'elle ait besoin de se maquiller.

- Un sourire de grenouille ! avait crié Suzie quand on s'était moqué de Félicia la première fois.

- Non, ma puce, même les grenouilles ne sourient pas sans interruption.

Je n'ai pas beaucoup d'estime pour les autres mères en général, elles ne savent pas être mères à plein temps. J'essaie d'être agréable avec elles, pour le bien de Suzie, mais Félicia ! Toujours à vouloir prendre la vie, les hasards, les malheurs du bon côté. Comment peut-on être positif tout le temps ?

- Ne te laisse pas aller, enfin. Rebondis !

Rebondir. Quand je retrouve mon pneu crevé sur la place de stationnement interdit, où je me suis garée le temps de la sortie d'école ?

- Ça ne sert à rien de se lamenter. Pense au futur !

Au futur ? Le jour où on m'a volé mon portefeuille, où j'ai passé des heures au commissariat avec Suzie ? Pas un endroit où emmener un enfant, surtout aussi sensible.

C'est facile pour elle, elle a un mari et de l'argent. Les cheveux teints d'une couleur différente chaque jour, Félicia éprouve le besoin de parler à tous les parents d'élève qui attendent devant la grille. Soi-disant pour leur donner des conseils. Pour se donner bonne conscience, oui !

- Dis-toi que ça pourrait être pire.

Connasse. Pire que de perdre mon enfant ?

Je n'ai rien dit, pourtant tout le monde l'a su. Je n'arrivais pas à dormir, à me réveiller, mais je continuais à aller à la sortie de l'école. Pour que les autres ne puissent pas oublier Suzie.

Je ne vivais que pour, par, comme Suzie. Pourquoi ne pas me tuer aussi ? J'y ai pensé si fort. Mais alors, plus personne ne se souviendra d'elle. Personne ne la connaissait comme moi.

Et Félicia, imperturbable, invariable, inconcevable :

- Il faut que tu donnes un autre sens à ta vie !

Et si je n'en ai pas envie, moi ? Si je veux que mon enfant soit toujours ma raison d'être ? Si je refuse que le temps, l'absence calme mon chagrin ? Je suis née le jour où je suis devenue mère. Je suis morte dès que je ne l'ai plus été. Seules les mauvaises mères ressuscitent.

Même à l'instant où elle l'a appris, Félicia n'a pas cessé de sourire.

- Oh, c'est vraiment triste. Mais c'est un nouveau chapitre de ton existence qui s'ouvre. Et, comme tu ne peux pas refermer le livre, lis-le et avance, plutôt que de revenir sur les pages précédentes.

- Mais ta gueule ! Toi, tu n'as connu que de belles choses dans ta vie, tu n'as pas le droit de me parler !

- C'est ce que tu crois ?

Ses yeux deviennent humides, son visage se décompose, mais elle garde son sourire.

- Tu penses que c'est mon fils que je viens chercher ? Mon cousin m'a violée alors que j'avais seize ans. Je m'en suis remise. Mes parents m'ont obligée à l'épouser parce que j'étais enceinte. J'en ai pris mon parti. Il a divorcé, a enlevé mon garçon et s'est suicidé avec lui. J'ai trouvé la force de me remarier. J'ai toujours su tourner la page, tu comprends ? Parce que je l'ai voulu.

Envie de lui arracher son cœur. Mais elle n'en a pas. Envie de lui arracher son sourire, derrière lequel elle se cache. Elle rivalise avec moi en tragédie, en plus ?

Ce jour-là, je me rends à la pharmacie. J'achète pour la première fois les cachets avec lesquels on prétend anesthésier mon désespoir.

Elle fait bonne figure, parce que son enfant n'était pas tout pour elle. Y a-t-il une seule chose qui lui soit essentielle ? La réponse est évidente : son sourire.

La nuit suivante, je sais que son beau-fils dort chez les voisins et que son mari est en voyage d'affaire. Je lui cuisine un gâteau rempli de sédatif. Son sourire s'élargit encore quand je le lui donne :

- Tu vois, tu te trouves de nouveaux centres d'intérêt !

Après minuit, je me glisse dans sa belle maison par la fenêtre du rez-de-chaussée.

Sa respiration est douce, régulière. Aucune angoisse. Elle me guide vers la chambre à coucher. J'entre, et je me pétrifie : Félicia est plongée dans un profond sommeil, couchée sur le dos, yeux fermés, sourire toujours plaqué sur la face. Même quand elle dort !

Je sors mon couteau. On verra bien comment elle fera, demain, quand elle se réveillera avec le bas du visage en lambeaux ensanglantés. Dès qu'elle n'aura plus que sa mâchoire, sans l'habillage de la peau, tout le monde comprendra à quel point elle est inhumaine.

- Les squelettes continuent à sourire, m'objecte la voix de Suzie.

- Oui, ma puce. Mais c'est avec leurs dents.

Je pose la main sur la joue de Félicia, et je sursaute. Tout est lisse. Pas de lèvres. A la lueur des réverbères dans la rue, je l'examine mieux.

Son sourire est tatoué sur son visage.

Atelier de Murielle Magellan : L'adaptateur, fidèle indocile (scénario)

Pitch des Indociles de Murielle Magellan (éditions Julliard), par Michel Guyon

L'histoire se passe dans le monde de l'art. C'est la nouvelle famille d'Olympe, elle qui n'a pas eu la chance dans son enfance de connaître une vraie famille mais qui a eu la chance de connaître une passeuse d'art. Elle est devenue une galeriste reconnue. Femme androgyne, libre professionnellement et sexuellement, cette indocile va rencontrer d'autres indociles :

- Paul Anger un éminent scientifique à la vie bien rangée,
- Claude Solal, un peintre « has-been », remis en selle grâce à Khalia, sa stagiaire, gitane, transfuge de classe sociale.

Les rencontres vont être explosives. Pourtant Olympe fera résonner encore plus fort sa liberté et sa passion pour l'Art dans sa citadelle intérieure !

INT. CAFÉ CHIC DE PARIS - JOUR

Olympe (37) et Léonard (45) sont assis face à face à une table devant une boisson. Léonard, est critique d'art au magazine Beaux-Arts. Il a quelques notes devant lui.

LÉONARD

Aujourd'hui, on peut dire que vous êtes une galeriste internationalement reconnue. Mais qui vous a initiée à l'art ?

OLYMPE

(Haussement d'épaule)

Qu'importe !

(Temps d'arrêt)

L'essentiel, c'est le regard. Seul l'œil compte. Ce que on voit et comment on le voit. Je trouve que les gens écoutent trop et ne regardent pas assez !

LÉONARD

(Sur un ton insistant)

Justement, Olympe. Qui vous a appris à regarder ?

OLYMPE

Allez ! Je vous le donne dans le mille, Ce n'est pas mon père ; c'est une jeune fille au pair ! Mon père était très souvent absent. Mais il y avait toujours quelqu'un avec moi à la maison même quand j'avais quatorze, quinze ou seize ans !

LÉONARD

Et votre mère ?

OLYMPE

(Le visage d'Olympe se referme)

J'étais petite quand mes parents se sont séparés Ma mère a perdu l'autorité parentale sur moi quand j'avais 7ans. Mais je n'ai pas envie d'en dire davantage sur cette époque douloureuse. Ce n'est ni le lieu, ni le moment ! Et puis ma mère est morte très jeune d'un cancer ! Ça fait longtemps déjà !

LÉONARD

Désolé pour votre mère !

(Déçu par la réponse mais toujours sur un ton insistant)

Et qui était cette jeune fille au pair ?

OLYMPE

C'était une libanaise, très libre, étudiante à l'Ecole du Louvre. Elle m'aidait à faire mes devoirs, et un peu dans tout, du reste

(Elle marque une pause pour reprendre son souffle)

Elle me disait "Regarde, mets en lien et aussi, tourne le dos à l'œuvre ! Je lui dois beaucoup. En fait je lui dois ce que je suis aujourd'hui ! Vous pouvez être content. Là, vous l'avez votre scoop !